

LA PHALANGE

DEUXIÈME ANNÉE

TOME II

TABLE DES MATIÈRES

(15 Juillet 1907 au 15 Juin 1908).

Poésie

	Pages
C. LAHOVARY.	Sonnet. La Muse de Verlaine. 7
	Poème 608
GUY LAVAUD.	La Floraison des eaux 23
	La dernière Elégie 604
	Poèmes 713, 1028
RENÉ D'AVRIL.	Midi 44
	L'Heure du Berger 247
HENRI AIMÉ.	Deux courts poèmes 52
TOURNY LÉRYS.	Deux petits poèmes d'amour 69
	Epithalame 314
	Petit poème. 539
STÉPHANE MARTZOKIS	Poèmes néo-grecs 70
JEAN LAKOVARY.	Le dernier soir 117
	Poèmes. 540
L. FRICK.	Poèmes. 148, 409
RENÉ GOUÈRE	Poèmes. 150
JACQUES BALDER.	La petite fille sous l'averse 158
	Le Tournant 297
	Spleen 524
JOHN ANTOINE NAU.	Côte d'Emeraude I 204
	— II 317
	— III 438
	— IV 506
	Viviane 601
	Poème 796
	Hes. 895
ERNEST LA JEUNESSE.	Prières 205, 289
ANDRÉ SPIRE.	Nudités 231
	Instabilité. 505

		Pages
LOUIS NORAC	Poèmes	233, 289
PHILÉAS LEBESGUE	Mai	248
E. DE ROUGEMONT.	Poèmes.	249, 593
MAURICE DE-NOISAY	Poèmes	223, 269
JEAN ROYÈRE	Quêteuse	271
LEO LOUPS.	Poèmes.	303, 1015
ALFONSO VIEIRA	Poème	306
ROGER FRÈRE	« Le songe du Printemps	323
ANDRÉ DU FRESNOIS	Strophes	341
GUILLAUME APOLLINAIRE	Poèmes	406, 797
	Le Bestiaire mondain	1118
TORNOUËL.	Le poème de l'heure	492
FRANCIS JAMMES	Sonnet	497
TRISTAN KLINGSOR.	Au hameau	498
STÉPHANE MALLARMÉ.	Poèmes et vers inédits	577
	Sonnet inédit	981
GEORGES PÉRIN.	Poèmes.	602-895
ALBERT MOCKEL	L'Inutile Volupté	711
ABEL LÉGER	Poème	720
JULIEN OCHSÉ.	Poèmes	806-1097
GABRIEL VOLLAND.	Poèmes.	808
LOUIS MANDIN.	L'Aurore du Soir	819
CHARLES GROLLEAU	Vers.	911
J. PAUL ALIBERT.	Poème.	925
HENRI HERTZ.	Poème	1002
EUSÉBIUS	Sonnets à Euterpe	1015
CL. ROGER MARX.	Poèmes.	1031
I. GILKIN	Poème	1089
M. GAUCHEZ.	Poème	1128

Proses

ROBERT DE SOUZA	Les Équivoques d'un classicisme I	2
	— — — — — II	193
	Les Poètes au Salon	1085
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.	La Gestation du Symbolisme	9
	Une conquête morale	415
	Les Précieux de 1885.	580
	Le Symbolisme à table	786
	« Un fumoir spéculatif »	1030
MAURICE DE NOISAY.	Protestation pour Mallarmé.	17
SERGE EVANS.	Les Romans de Francis Jammes.	26
	Deux petits livres sur Maurice Barrès.	173

LA PHALANGE

SOMMAIRE

HAN RYNER	Le Cinquième Evangile.
MAURICE BARRÉS	Page.
GUILLAUME APOLLINAIRE	Poèmes.
LOUIS DE GONZAGUE FRICK	Poèmes.
REMY DE GOURMONT	Insinuations.
ALFRED JARRY (publié par Hector Fleischmann)	Argument d' « Ubu roi ».
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN	Une Conquête morale.
MAURICE DE NOISAY	Poème.
JEAN-PAUL RICHTER (traduit par Jules Bois)	Œuvres Inconnues de J.-P. Richter.
J.-A. NAU	Poème.
JEAN-ROYERE	Un livre de M. Jules Bois.
MICHEL PUY	Les Fauves.

Chroniques

JEAN ROYÈRE	} Poésie
HENRI GADON	
LOUIS THOMAS	
JEAN ROYÈRE	} Romans
J.-A. NAU	
LOUIS THOMAS	} Art.
TRISTAN KLINGSOR	
JENNY LEECHTON	Les Théâtres.

PARIS

DIRECTION ET ADMINISTRATION
6, Villa Michon (Rue Boissière)

BONVALOT-JOUVE, ÉDITEUR
15, Rue Racine, 15

1907

Une conquête morale

« En 1680, Molière, Boileau, Racine, La Fontaine, non seulement n'ont pas triomphé, mais on s'efforce universellement à réagir contre eux... ne l'oublions pas : pour qu'on leur rende justice complète, il faudra que le XVIII^e siècle ait accompli plus de la moitié de son cours. »

BRUNETIÈRE, *Etudes Critiques*.

8^e série, p. 84.

L'attitude critique des Symbolistes conscients, en face de l'instrument poétique qui leur était transmis, peut être comparée à celle des créateurs de la chimie, des sciences naturelles et, en général, à celle de tous les ouvriers de la pensée qui ont jeté la base du grand édifice scientifique dressé par le XIX^e siècle.

Si l'heure de l'empirisme et des alchimistes paraît lointaine, si la naïveté scientifique d'un Paré ou d'un Descartes appelle un sourire, comment se fait-il que les puérilités superstitieuses de la prosodie parnassienne (pour ne citer que la dernière en date), ne provoquent pas une même pitié rétrospective ? C'est que l'art est encore dans trop d'esprits opposé à la science ; c'est que la caricature vitale, dont s'imprègne ataviquement le cerveau du grand nombre, figure encore, pour la majorité des hommes, le Savant sous les traits d'un vieillard morose et maniaque, occupé à quelque calcul et négligeant, par autant, la vie même. Le Savant est toujours plus ou moins l'astrologue qui tombe au fond d'un puits. De l'autre côté des vitres ternes du laboratoire, l'Artiste marche dans la liberté de la nature ; il est jeune, beau, et si j'osais cette plaisanterie ; il sait tout. Ce que le Savant cherche en vain au fond des

cornues, l'Artiste le trouve, sans le chercher, au fond de son cœur. Tout ceci est bel et bien une rêvasserie de jeune fille qui a lu les poètes romantiques lesquels avaient, à vrai dire, tout intérêt à excuser leur ignorance et à vêtir, du prestigieux manteau de leur génie verbal, des insuffisances intellectuelles et un manque d'acquis scientifique.

Il y eut aussi le pendant moderne de ce dyptique : le jeune savant positif et utile, créant l'industrie et prolongeant la vie humaine, s'y oppose au bohème débraillé qui cherche dans l'absinthe l'oubli de son inutilité et l'exaltation qui soutienne son déséquilibre génial — sa folie. C'est la vision normale de M. Harduin, du *Matin*, pris comme type de journaliste.

Nous ne voulons pas nier que le don soit essentiel en poésie : sans lui il n'y a pas de poète ; mais nous n'oublions pas la parabole où le serviteur, avantagé par son maître, enfouit ses talents d'or, au lieu de les faire fructifier.

C'est en conséquence de leur conception très haute de l'art du poète, que les meilleurs Symbolistes, en même temps qu'ils édifiaient une philosophie de la vie et une éthique intellectuelle, interrogeaient critiquement les ressources mêmes du langage et abordaient expérimentalement l'étude de ces possibilités musicales. Cette recherche expérimentale d'une base réelle et logique à l'expression rythmée de la pensée fut générale. Aussi bien la prétention, décidément enfantine, d'avoir été « le premier » ou « la première », à ressentir ce besoin d'un renouvellement de l'instrument poétique est-elle philosophiquement inacceptable ; et quand elle se formula chez M^{me} Marie Krysinska, par exemple, avec la « preuve » dûment contrôlée, qu'elle avait publié antérieurement au si personnel poète et à l'esthéticien averti qu'est M. Kahn, ce qu'elle

appelle « des vers libres », nous en avons souri, à regret, avec la critique du boulevard : Il ne faut pas obscurcir par de pareilles misères caricaturales, par de telles personnalités grotesques; un des aspects les plus importants de l'évolution symboliste.

La nécessité de recréer la forme des arts est normale et périodique; elle explique la variété heureuse de nos musées et, dans la suite des époques littéraires; elle caractérise les écoles successives.

Si le Symbolisme sembla rompre trop brutalement avec des traditions séculaires, c'est que notre critique impressionniste n'avait pas regardé d'assez près, ni surtout sans préjugés, le mouvement intérieur de la formule rythmique française considérée historiquement. Chez les artistes du Verbe, depuis Hugo qui brise et détruit l'alexandrin de Racine, jusqu'à Baudelaire dont le lyrisme s'en évade et trouve pour exutoire le poème en prose, la préoccupation est continue de cette nécessité d'une formule logique. Cependant, l'esprit scientifique aidant (car même inconsciemment l'artiste se vivifie de l'atmosphère ambiante), le Symbolisme accentue ses hardiesses et débute, comme un Lavoisier, par des expériences qui ne furent pas toujours concluantes.

Ailleurs, et simultanément des savants phonétistes, parfaitement ignorants des essais déjà heureux de ces poètes, interrogent, à l'aide d'appareils de plus en plus perfectionnés, les sonorités rythmiques de la langue. Les progrès sont parallèles et l'outil du savant confirme *a posteriori* les intuitions sincères du poète. Mais le domaine scientifique, élargi tous les jours par d'admirables expériences, est trop vaste pour que nous y aventurions notre causerie.

Considérons en littérateur l'effort encore isolé de la littérature dans cette période de recherches et notons que le poème en prose, où Mallarmé lui-même s'était réfugié,

n'est pas une libération du rythme, mais une sorte de protestation irraisonnée contre l'insuffisance des moyens rythmiques alors connus et admis en poésie pour une expression intégrale. La génération littéraire, à qui il échet de trier l'héritage disparaté du xix^e siècle, se fût vraiment montrée inférieure à son rôle, si elle n'avait eu le courage intellectuel d'affronter cette besogne avec sincérité. Si elle avait conclu de son examen de la cause à l'impossibilité d'une refonte totale et logique des moyens d'expression du poète, elle aurait dû, en bonne foi, proclamer bien nettement, avec preuves à l'appui, la fin nécessaire et fatale de la littérature poétique française. Car le Parnasse fut une impasse.

Les prosateurs du naturalisme ne se faisaient pas faute de proclamer morte la Poésie, et les exercices parnassiens, avec la minutie archaïque et si pauvre de leur technique, leur donnaient une apparence de raison. Il est à remarquer que parmi les rares écrivains de valeur qui prônent encore aujourd'hui la stricte observance des « règles » prosodiques désormais caduques, nos prosateurs, bons ou mauvais, ne sont pas les moins bruyants et les moins autoritaires. C'est qu'ils craignent non à tort qu'on ne leur dérobe *quelque chose* et, précisément, cette incontestable hégémonie qu'assuma dans la littérature française l'expression en prose. Oui, avouons-le sans regret, puisque notre espoir d'une revanche s'est réalisé en œuvres admirables, la France dut son prestige incontesté, parmi les littératures modernes, à sa prose bien plus qu'à ses vers; à sa nette et spirituelle logique plus qu'à son exaltation lyrique. Cette constatation antérieure aux Symbolistes encouragea leur effort; mais ils n'avaient besoin, pour aborder le problème ingrat et ardu, d'une refonte de la rythmique française, que de la conscience même que ce rôle leur était dévolu. Ambitionnaient-ils d'être les poètes annonciateurs

d'un triomphe enfin possible du lyrisme verbal inscrit en puissance dans nos cathédrales ? ils devaient alors sans arrière-pensée de succès immédiat, aborder généreusement l'œuvre immense d'une restitution du lyrisme formel, mais nécessaire et préalable ; ou bien se récuser sans plus, pour porter une activité plus humble, mais au moins aussi utile, partout ailleurs que dans la brigade académique dont l'inanité n'était dès longtemps plus niable. Les Symbolistes n'hésitèrent pas.

De là l'apparente folie des expériences tentées ; la science à ses débuts fut victime d'illusions qui nous paraissent aujourd'hui enfantines : ainsi en fut-il de maints essais littéraires dans cette époque généreuse où appel était fait à toutes les bonnes volontés audacieuses et sincères. Je me souviens d'une phrase où l'esprit subtil et le bon sens clairvoyant de Félix Fénéon se révèlent tout entiers ; il s'agissait d'un poète que nous laisserons anonyme et dont les tentatives d'art n'eurent que des résultats négatifs : « Ne vous semble-t-il pas, » disait le fin critique, avec un sourire, « que dans ce déblayage expérimental, les efforts positifs et négatifs s'équivalent. Or, il fallait que quelqu'un fit ceci pour démontrer que la chose était impossible. »

C'est avec ce large esprit qu'on aimerait voir étudier la lutte, non pas désespérée mais au contraire ivre d'espoir, que menèrent les premiers Symbolistes avec les problèmes de la métrique. Ainsi seulement verrait-on naître et progresser la formule, expérimentale d'abord, raisonnée ensuite et corrigée, de la grande strophe analytique. M. François de Poncher en prépare, me dit-on, une étude anthologique ; ce livre justifiera, s'il est conçu comme nous le croyons, le mot fameux de Mallarmé, dont s'effarait à tort le bon José-Maria de Heredia. C'était à l'époque où les efforts encore obscurs du Symbolisme ne réveillaient chez les Parnassiens qu'un scepticisme qui n'allait

pourtant pas sans angoisse ; abordant Hérédia, le poète *d'Hérodias* lui dit à brûle-pourpoint : « Mon cher, c'est inouï, ils ont trouvé quelque chose de nouveau ! » Hérédia, cœur excellent, mais dogmatique trop étroit, ignorait que, comme Mallarmé lui-même, condensant la forme préétablie en sonnets métalliques, il avait coulé comme la stèle funéraire de son art probe et borné ; celui-ci n'enveloppant, après cette cristallisation, aucune possibilité nouvelle. Hérédia était à ce point inconscient de son rôle qu'il fut, toujours et jusqu'à la fin, l'adversaire bavard et infatigable de toute nouveauté rythmique. Mallarmé au contraire, de qui le génie esthétique resta ouvert jusqu'à sa mort aux possibilités infinies de l'art, et de qui l'admirable cerveau ne connut pas la stratification sénile, comprit et expliqua une renaissance lyrique qu'infirmèrent pourtant toutes ses conclusions personnelles antérieures à elle ; comme il sut, dans cette variété si mobile d'un travail collectif, préciser les points acquis, applaudir les efforts effectifs, et, surtout, ne point décourager les bonnes volontés impuissantes mais nécessaires ! Que de fois, en discutant cette diversité des formules essayées, le nom de Laforgue nous vint-il aux lèvres et, à travers ce dédale intellectuel que la plus jeune génération a su jeter à bas, le fil d'Ariane d'une logique avertie nous conduisait toujours à la même lumière. L'ébauche d'une forme lyrique englobant toutes les ressources de la prose et de la versification, les essais de la strophe analytique dont Laforgue eut décidément la première intuition consciente, nous apparaissaient comme vraiment féconds.

Le nom de Jules Laforgue évoque en nous bien des souvenirs dont un seul, hélas ! silhouette devant notre mémoire ce garçon frêle, de petite taille, à la face fine et rasée de près, à la pâleur un peu falote de Pierrot dandy. Il m'avait demandé un rendez-vous ; j'eus le plai-

sir de le recevoir dans un petit cabinet de travail que tapissait mon œuvre picturale détruite depuis. Jules Laforgue n'appréciait qu'à demi ces essais et il mit même beaucoup de bonne volonté et de grâce (que justifiait du reste mon manque de prétention) à ne pas honnir ces toiles sans intérêt. Nous causâmes de l'impressionnisme, de la nécessité d'une couleur vivant par contraste, de l'absence de lignes précises et de cernures dans la nature toujours mobile.

De là à passer aux formes rythmiques de l'art, nulle transition n'était nécessaire ; j'écoutais, la provoquant par des questions, toute une théorie ébauchée. Je lui montrai des essais qu'il trouva intéressants ; nos convictions divergeaient parfois ; il aimait l'esprit comme une formule de la douleur ; il concevait la plaisanterie comme le repoussoir nécessaire de sa grave pensée désespérée. Il y avait en lui une ardeur trop vive, son âme brûlait comme un feu de paille, hâtée, semblait-il, par le pressentiment inconscient de sa fin prématurée. Je fus, il me souvient, durant cette entrevue d'une heure, moins soucieux de me faire valoir que de pénétrer la valeur, que je sentais considérable, de ce Passant de la Pensée ; et c'est un de mes regrets les plus poignants, de n'avoir jamais revu Jules Laforgue...

Au-dessus même de cette strophe analytique, forme où se sont réalisés des chefs-d'œuvre (*L'Homme et la Sirène* de Henri de Régnier, entre autres), une conquête morale celle de la liberté entraînant le responsabilité de l'artiste, reste un des plus beaux actes, le plus fécond sans doute de cette époque du Symbolisme. Il n'est plus loisible à un artiste conscient de se faire l'artisan d'une forme préétablie et d'appuyer sa prétention à la perfection en comparant le résultat de son travail avec des modèles antérieurs

quelque bien choisis, quelque bien imités puissent-ils être. Mais, du fait seul que, debout devant son écritoire, le poète a compris qu'en ce moment précis de son activité, il existait seul, libre et responsable par autant, en face d'une feuille blanche, une révolution s'est accomplie : L'artiste reprend sa dignité et le seul rôle qui lui convienne. Et quand bien même sa pensée libre et consciente assumerait la forme d'un « sonnet parfait », il n'en aurait pas moins écrit en « vers libres ». *Le vers libre est une conquête morale* essentielle à toute activité poétique ; le « vers libre » n'est pas qu'une forme graphique, c'est avant tout une attitude mentale. Que cette attitude ait amené tels et tels poètes à aborder les études métriques et à réaliser, en des formes encore inédites, une pensée plus musicale que plastique, la chose, toute naturelle désormais, n'est intéressante en soi, qu'autant que les réalisations formelles adéquates à une pensée fine et élevée, affectent la perfection ou en approchent. Ce qui doit intéresser, croyons-nous, dans ce mouvement poétique, c'est l'esprit qui le détermine ; ainsi seulement sera-t-il fécond et durable.

Car les formes évoluent, selon des causes circonstancielles ; mais la loi morale de l'esprit qui collabore avec ces circonstances et en tire l'expression esthétique des heures de la vie, reste toujours identique à elle-même depuis Homère jusqu'à Verlaine. C'est d'elle que reprit conscience le Symbolisme et c'est cette conscience de soi qu'en pourront apprendre les jeunes générations.